

Marie Semin

Comme une
HISTOIRE

Seuls les mots protègent des horreurs sans nom. – Anonyme

Comme un début

Ce serait comme une histoire... Pas de début, pas de fin, on la prendrait juste en cours de route pour l'attraper au moment le plus important. Alors que mille fils sont déjà noués, attendant d'être tressés, comme une épaisse chevelure. Alors qu'une fois les cheveux étroitement entremêlés, de bout en bout, il y aura toujours quelques mèches folles qui s'échapperont de la natte, lui faisant prendre des directions imprévues.

Une histoire... Quelques scènes, quelques images, quelques mots. Et un souffle qui anime le tout, à chaque lecture différent, plus puissant ou plus doux.

Une main qui écarte la poussière pour mieux déchiffrer les pattes de mouches. Des yeux qui glissent sur l'écriture, s'arrêtent là où elle a dérapé, là où les lignes se resserrent, où le tracé est plus vif – là où tout se joue.

S'il pouvait raconter cette histoire, Lorenzo commencerait par ce souvenir-là. Une saveur douce-amère. Avec un peu de couleurs pour cacher la tristesse...

Comme un souvenir

Cette fin d'après-midi remontait déjà à quelques années. Citrouille était un beau chat tigré qu'il avait trouvé dans la rue, recroquevillé entre deux voitures. Une tache lumineuse dans un jour gris de novembre. Deux pupilles noires et rondes, un peu craintives, un peu suppliantes. Lorenzo l'adopta sans demander l'avis de ses parents.

Il avait 12 ans, et c'était lui qui s'en occupait, sur un compromis silencieux, un accord tacite. Son père lâcha un « c'est quoi, c'te bête? » en le voyant pour la première fois, puis il le laissa tranquille. Sa mère se contenta de rajouter les croquettes à la liste de courses – elle aussi aimait les animaux.

Citrouille dormait sur son lit. Il n'avait qu'un défaut : il aimait se frotter contre tout et n'importe quoi. Les jambes de Lorenzo, les coussins du canapé, le tapis du salon, et même les pots des plantes vertes.

Les premiers temps, son père s'en fichait. Citrouille semait des poils couleur feu dans tout l'appartement, Lorenzo passait l'aspirateur. Mais plus ça allait, moins il supportait la bestiole. La pauvre bête faillit succomber sous ses coups de pied.

Alors Lorenzo se résolut à relâcher Citrouille, qui fila sans demander son reste, en trébuchant un peu sur ses pattes.

Il ne pleura pas.

Pas devant son père.

Comme une accalmie

Il y eut une période plus calme, où ils s'aimaient, tous les trois, tout simplement. Où les regards s'accrochaient sans se heurter.

Et puis les conditions de travail de son père se dégradèrent. Quand il rentrait, le soir, les yeux abrutis par le rythme de sa journée d'usine et le pas un peu chancelant, il embrassait à peine sa femme avant de s'affaler sur le canapé. Les coudes posés sur ses genoux, la tête entre les mains, il fixait les lattes du plancher, et quand il se redressait, c'était pour crisper et décrisper les poings sans relâche.

Lorenzo n'osait plus croiser son regard. Il sentait une tension monter, jour après jour, dans l'appartement – et vibrer, quelque part dans son cœur.

Son père se mit à boire. Un verre, puis deux, puis... La situation dégénéra. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Comme une machine infernale qui se serait emballée, irréversiblement.

Il commença à frapper sa mère, Sophie, lui reprochant de passer trop de temps à son boulot et pas assez avec lui. Elle était aide-soignante et travaillait de nuit; Lorenzo la soupçonnait d'avoir choisi cet emploi pour éviter la compagnie de son père.

Ce père qui n'avait plus de respect pour personne.

Il bossait à l'usine toute la journée, se faisait tancer par son supérieur, et criait à son tour sur ses subordonnés pour qu'ils accélèrent le rythme. Il sentait bien qu'il était lâche et vil de passer son dépit et sa frustration sur eux. Il le savait. Mais il en avait besoin. Besoin d'évacuer. Il ne pouvait plus s'en empêcher.

Une fois rentré chez lui, il continuait de crier, et puis avalait un alcool fort, tout en étant conscient de ne pas le tenir.

Il était devenu un homme plein de rage.

Au début, sa mère faisait tout pour l'empêcher de boire. Elle cachait les bouteilles, tentait de le raisonner, mais c'était peine perdue. Il devenait encore plus violent. Crachait des mots durs. Elle finissait par céder, et il la battait quand même.

Sa mère.

Lorenzo lui en voulait, au fond de lui, d'avoir été trop faible pour tenir tête à son père. De s'être résignée. Même s'il se savait aussi impuissant qu'elle.

Quand l'atmosphère était trop pesante et qu'il les entendait se disputer en rentrant des cours, il faisait le moins de bruit possible et allait se réfugier dans sa chambre sans goûter.

Tremblant, il se mettait de la musique dans les oreilles, du Green Day ou autre chose, et il fermait les yeux en attendant que ça passe.

Mais un jour, ça ne passa plus.

[...]

Et aussi:

Lucie Heiligenstein, « Héritage »

Anne-Lise Lafranche, « Épidémie »

Tamara Raidt, « Le plus beau jour de ma vie »

Louise Ravitsky, « 21 grammes »

Elora Roudet, « La Rumeur »

Chimène Vanbremeersch, « Pour l'amour d'un robot »



Prix Clara 2015, *Nouvelles d'ados*

Nouvelles

144 pages | 10 € | ISBN 978-2-35087-332-9

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | www.heloisedormesson.com

